L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

59ème Année.

NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 17 JANVIER 1886.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

FEUILLETON.

LE

Roi des Braves.

—PAR—

JULES DE GASTYNE.

Suite.

Le fonctionnaire l'écoutait attentivement, surpris de la perspicacité, de l'énergie et de la ténacité de notre héros, mais sans donner aucune marque d'approbation.

Cette froideur déconcertait le narrateur, qui se figurait voir le policier bondir sur son fauteuil et se précipiter avec lui pour arrêter le coquin qu'il venait lui dénoncer.

—En effet, dit-il tranquillement, quand le Roi des Braves eut terminé, vous pourriez bien être sur les traces d'un crime épouvantable et les faits ont dû se passer comme vous l'imaginez.

—Ils sont patents, visibles..... je les touche du doigt, s'écria le père adoptif d'Henri avec chaleur.

—Et quel est le nom du coupable que vous soupçonnez? demanda placidement le policier.

—Le comte de Kermor! répondit Beauchêne avec énergie.

Le chef de la sûreté fit un bond en avant sur son siége et s'écria d'un air ahuri :

—Vous dites?

—Le comte de Kermor! répéta le maître d'armes.

De la main le policier lui imposa silence.

—Mais vous êtes fou, mon ami..... Le comte de Kermor, un homme honoré, estimé.

—On est toujours estimé quand on a un titre et des millions!....

Le chef jetait vers la porte des regards épouvantés.

—Un homme chez qui vont le préfet et le garde des sceaux lui-même.

—Que m'importe! répliqua Beauchêne..... C'est le comte de Kermor qui a empoisonné son frère et jeté dans la Seine l'enfant que j'ai recueilli.

Le fonctionnaire, effrayé, courut à la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée.

Il revint à Beauchêne.

—Savez-vous, dit-il, que ce que vous avancez là est bien grave?

—J'en accepte la responsabilité.

—Cela pourrait vous coûter cher si vous le disiez partout ailleurs qu'ici.

—Je ne crains rien, dit violemment l'ancien sergent de zouaves.

Le policier chercha à l'apaiser.

—Voyons, mon ami, fit-il d'une voix doucereuse, calmez-vous et raisonnons un peu.

—Mon raisonnonnement est tout fait et ma conviction aussi.

—Pour vous, soit, mais il ne suffit pas que vous soyez convaincu, il faut aussi convaincre les autres.

—Je les convaincrai!

—Vous ne les convaincrez qu'en leur fournissant les preuves de ce que vous avancez, et jusqu'ici....

—J'aurai des preuves.

—Remarquez que je ne demande pas mieux que de vous aider, mais encore faut-il que moi-même j'aie l'assurance. Or, je vous l'avoue, je ne l'ai pas. En termes de police, je ne vois pas l'affaire; non, je ne la vois pas.

Beauchêne regardait le fonctionnaire avec des yeux absaourdis.

Celui-ci se tourna et se retourna sur son siége, embarrassé.

S'attaquer à un homme comme le comte de Kermor, poursuivit-il, quand on n'est pas plus sûr de son fait, c'est très dangereux... Il n'y a pour nous autres que des coups à recevoir. D'ailleurs, il faut bien que je vous le dise, votre système d'accusation est basé sur des suppositions.... Quand vous aurez quelques preuves, revenez me voir, mais en attendant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'être circonspect et de ne pas aller crier votre histoire sur les toits, car il pourrait vous en cuire.

Le maître d'armes ne trouva pas un mot à répondre.

Il s'était levé et restait bouche béante, les jambes comme par la stupeur.

Le chef de la sûreté le salua légèrement et lui ouvrit la porte.

Notre héros se précipita dehors....

Quand il fut hors de vue, il donna un libre cours à sa colère.

—Ah! tu ne veux pas de l'affaire, s'écria-t-il, les yeux fulgurants, les narines ouvertes, le poing menaçant, je te forcerai bien à la voir, moi!.... Tu veux des preuves! Je vais t'en apporter de telles qu'elles te crèveront les yeux: Puisque tu ne veux pas combattre avec moi, je lutterai seul, et seul, j'arriverai à mon but. Je ne m'appelle pas le Roi des Braves pour rien!

Et il s'éloigna après avoir jeté sur la Préfecture un regard de défi.

Il alla retrouver la Panthère et lui fit part de son entrevue.

—Nous aurons bien du mal, dit celui-ci; le comte est riche, puissant. Il sera fortement défendu.

—Ce n'est ni sa fortune, ni son titre, ni ses relations qui m'intimideront s'écria Beauchêne.

—Tu as raison, fit la Panthère; mais pour nous mesurer avec lui, il faut que nous ayons tous les atouts entre les mains.

—Nous les aurons!

Et le Roi des Braves emmena son compagnon au Père-Lachaise.

En chemin, Beauchêne expliqua son plan à son beau-frère. Celui-ci l'approuva entièrement.

—Il veulent des preuves, dit le maître d'armes, nous allons leur en déterrer!

—Déterrer est le mot, dit la Panthère, car nous allons en chercher dans un cimetière!

Le Roi des Braves savait que récemment le comte de Kermor avait fait exhumer le corps de son frère et fait déposer sa dépouille en grande pompe dans un mausolée qu'il avait fait construire pour la famille de Kermor..... C'était une attention qu'il devait bien à celui qui lui avait laissé une fortune de plusieurs millions.

Notre héros voulait interroger le fossoyeur qui avait procédé à l'exhumation.

La Panthère lui avait fait observer que cela ne leur apprendrait pas grand'chose.

—Qui sait? avait répondu le père adoptif d'Henri.

Puis il avait ajouté :

—Quand ce ne serait que pour nous renseigner sur l'état de conservation des restes. Il nous faudra, en effet, faire déterrer de nouveau le cadavre pour retrouver la trace du poison.

—C'est juste!....

Arrivés au Père-Lachaise, nos deux amis s'adressèrent au conservateur et demandèrent le nom du fossoyeur qui avait exhumé les restes du comte de Kermor. Celui-ci, après avoir feuilleté un énorme registre sur le dos duquel on lisait ce mot : *Exhumations*, leur indiqua un nommé Sabouleau, demeurant 27, rue de la Réunion.

Ils s'y rendirent aussitôt.

Sabouleau était absent.

Beauchêne et son beau-frère allaient se retirer désappointés, quand la concierge leur dit :

—Il ne va peut-être pas tarder à rentrer..... Vous pourriez l'attendre chez lui. La petite fille y est.

—Nous l'attendrons, dit le maître d'armes..... Oh est son logement?

La portière lui indiqua de la main une petite maison basse, faisant suite à plusieurs autres de jardin, grands comme des mouchoirs de poche, et où s'étiolaient quelques fleurs jaunes, étouffées par les herbes.

—C'est là-bas, dit-elle; vous frappe rez..... la petite vous ouvrira.

—Merci, madame.

Nos amis traversèrent les plates-bandes.

La porte de la maisonnette était ouverte.

Beauchêne la franchit le premier.

La Panthère le suivait.

Tous les deux avaient été obligés de se baisser pour passer. Ils étaient dans une petite pièce basse meublée d'une table en bois blanc et de quelques chaises.

Il n'y avait pas de plancher.... on marchait sur la terre battue.

Une fraîcheur tombait des murs.

La pièce était vide.....

Une mauvaise horloge, l'emplissait du tintement criard de son balancier.

—Il y a du monde! cria la voix forte de Beauchêne.

Un pas léger se fit entendre, puis une porte s'ouvrit.

Une jeune fille de sept ou huit ans, blonde, l'air intelligent, se montra.

A l'aspect des deux colosses, elle poussa un petit cri effarouché, puis elle s'arrêta, intimidée.

Nos amis se mirent à rire.

—N'ayez pas peur, mon enfant, nous ne venons pas pour vous faire du mal.

La petite se remit, rassurée par la mine souriante et bonne des visiteurs.

—Que désirez-vous, messieurs?

—C'est bien ici que demeure M. Sabonleau, le fossoyeur? demanda Beauchêne.

—Oui, monsieur.

—On nous a dit qu'il était absent.

—Et vous voudriez le voir?

—Nous aurions besoin de lui parler.

—Il ne tardera pas à rentrer.... si vous voulez vous asseoir.

La jeune fille avança deux chaises.

—Ce n'est pas de refus, dit la Panthère.

Il y eut quelques minutes de silence.

La petite fille était restée debout, examinant les deux visiteurs dont la taille la surprenait.

Ces derniers promenaient leurs regards sur les murs qui étaient tapissés de charges de journaux illustrés et d'enluminures à bon marché.

Tout à coup la Panthère, qui avait jeté les yeux sur la cheminée, fit un bond de stupeur.

—Qu'as-tu, demanda Beauchêne.

Sans parler, le beau-frère lui désigna du doigt une petite miniature pendue au mur.

Le maître d'armes bondit à son tour.

—Oh! s'écria-t-il.

La jeune fille les regardait avec étonnement.

Notre héros allait se précipiter, mais son compagnon lui mit la main sur le bras; puis s'adressant à la petite sans paraître ému le moins du monde.

—Vous avez là, mademoiselle, dit-il en montrant le médaillon, un beau portrait d'enfant.... Est-ce un de vos frères?

—Non, monsieur, c'est papa qui l'a trouvé dans une fosse.... Il était dans ce médaillon.

L'enfant indiqua un bijou en or qu'elle avait au cou.

La Panthère était allé à la cheminée, avait décroché la miniature.

Il la montra à son beau-frère.

—C'est bien lui, dit Beauchêne à demi-voix, c'est bien le portrait d'Henri.

—Et, demanda-t-il, s'adressant à l'enfant, il n'y avait que ce portrait dans le médaillon?

La petite rougit et ne répondit pas.

—Voyons, mignonne, fit le maître d'armes d'une voix caressante, tu nous caches quelque chose.

L'enfant devenait écarlate.

—Non, monsieur, je vous assure.

Beauchêne tira un louis de sa poche. Il le fit scintiller entre ses doigts.

Tu vois, dit-il, il est du même métal que ton médaillon.... Avec cela tu peux avoir tout un régiment de poupées et te payer tous les gâteaux et tous les bonbons que tu désireras.

Les yeux de l'enfant brillèrent de convoitise.

Ses petites mains s'étaient tendues instinctivement vers la belle pièce.

—Elle sera pour toi, reprit notre héros, si tu nous dis ce qu'il y avait dans le médaillon avec le portrait?

—Je ne veux pas, s'écria l'enfant, papa me grondera.

Beauchêne et la Panthère firent un mouvement.

—Il y avait donc quelque chose?

—Un papier, mais papa m'a bien défendu....

—Et ce papier? fit le Roi des Braves en frémissant.

—Papa l'a serré précieusement.

—Et tu sais où il est?

—Oui, mais je ne veux pas le dire.... papa me battrait.

—Il y a donc des choses graves sur ce papier?

—Je ne sais pas...

Beauchêne avait pris l'enfant par la main tout tressaillant d'émotion.

Il semblait, la supplier du regard et de la voix.

Il allait renouveler ses questions, la presser davantage, quand l'enfant se dégagea d'un bond et courut vers le jardin.

Un homme venait d'y pénétrer.

—Voilà papa, messieurs.

Puis la petite courut à lui, tout émue, et se jeta dans ses bras.

—Papa! papa! cria-t-elle, il y a là deux messieurs qui te demandent.

Nos deux amis s'étaient levés et attendaient tout pâles d'anxiété.

Le fossoyeur était un homme de quarante-cinq à cinquante ans environ, à la barbe rude, couleur de terre rouge et grisonnante par places.... Il ôta sa casquette à la vue de Beauchêne et de son beau-frère.

—Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs! demanda-t-il.

—Nous venons, dit le maître d'armes, au sujet de l'exhumation du comte de Kermor, faite par vous il y a quelques années.

A ce nom, Sabouleau pâlit et se troubla.

—En effet, messieurs, balbutia-t-il, c'est moi.... je m'en souviens.

—Vous devez vous en souvenir d'autant mieux, fit notre héros, que vous avez fait dans cette exhumation une trouvaille qui peut vous la rappeler.

Le fossoyeur recula, effaré.

—Comment savez-vous? bégaya-t-il.

—Peu importe, nous le savons.

—Je ne nierai pas, messieurs.....

—Ce serait inutile.....

—Vous avez trouvé dans le cercueil un médaillon contenant un portrait d'enfant!

L'homme, hébété, désigna du doigt la miniature pendue au mur.

—Le voici.

Le fossoyeur fléchit sur ses genoux.

—Je vous en conjure, ne me perdez pas!..... J'ai eu tort, mais je suis un père de famille..... ma fille....

D'un geste, Beauchêne la rassura.

—Ne craignez rien, nous ne venons pas pour vous faire du mal, mais il ne faut pas nous mentir et il faut nous dire tout ce que vous savez.

—Parlez, messieurs.

—L'homme que vous avez déterré était le père de l'enfant dont vous avez le portrait.... cet enfant vit.

—Il vit! s'écria le fossoyeur.

—Jugez-en!.....

Le maître d'armes sortit de son portefeuille deux photographies représentant Henri à cinq ans et à seize ans.

—Oui, oui, s'écria la manœuvre, c'est bien lui!

—Il voit donc, reprit notre héros, et il ignore quel est son père et comment il est devenu orphelin..... Et il nous a chargés de faire des recherches à ce sujet..... Nous avons pensé qu'après de vous nous apprendrions quelque chose.

—Je suis prêt à vous aider, messieurs.

—Montrez-nous donc, fit le maître d'armes, le papier qui se trouvait avec le portrait dans le médaillon.

Le fossoyeur écarquilla des yeux épouvantés, comme si le sol venait de s'entr'ouvrir sous lui.

—Le papier! bégaya-t-il.

Il était devenu livide..... Il chancela.

—Vous savez donc aussi qu'il y avait un papier!

Il regarda sa fille, qui était rouge comme une pivoine.

—C'est toi, gredine, qui as parlé! fit-il d'un air menaçant.

Beauchêne l'apaisa.

—Ne grondez pas cet enfant.... Peut-être son indiscrétion nous aura-t-elle mis à même de venger un innocent et de punir un criminel.... Vous avez conservé ce papier?

—Oui, monsieur, très précieusement.

—Vous savez ce qu'il contient?

—Pardonnez-moi, je ne sais pas lire et je n'ai pas voulu le faire voir à personne.

—Vous allez nous le montrer.

L'homme se gratta le front.

—Ça peut être grave, des fois... je ne sais pas.

—Aimez-vous mieux que nous allions prévenir la justice?

Le fossoyeur tremblait de tous ses membres.

—La justice! Vous voyez bien que je suis un homme perdu.

—Je vous répète, dit Beauchêne, qu'il ne vous sera fait aucun mal.

—Qui m'en répond?.... Quand on saura..... Ah! on a bien tort, messieurs, de ne pas suivre son chemin droit.... pour une fois que je me suis laissé tenter.... Mais c'était pour ma fille.... elle était malade... très malade... j'ai cru que ce bijou lui ferait plaisir..., alors je l'ai pris..... ah! je ne me serais jamais douté.....

—C'est bon, c'est bon, fit notre héros impatienté... nous ne parlons pas du médaillon... mais il nous faut le papier.....

L'homme terrifié avait ouvert un tiroir de la table.

Il fouillait fiévreusement.

La sueur perlait à son front.

—Est-ce qu'on me l'aurait pris? murmura-t-il.

Nos deux amis suivaient chacun de ses mouvements avec une anxiété plus facile à deviner qu'à décrire.....

Tout à coup, le manœuvre fit un mouvement de joie.

—Le voici... Je savais bien...

Beauchêne s'était précipité.

Il saisit le papier, y jeta les yeux, puis il resta muet, les yeux blancs d'épouvante.

Le fossoyeur et la Panthère le regardaient avec stupeur.

—Eh bien? demanda ce dernier.

—Nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions... Lis!

Il tendit le papier à son beau-frère, qui fit les mêmes gestes d'horreur.

—Oh! l'infâme! bégaya-t-il.

Sabouleau les regardait avec une stupeur grandissante.

—Mais, messieurs... articula-t-il.

—Vous voulez savoir ce qu'il y a sur ce billet que vous avez gardé si longtemps sans douter des révélations capitales qu'il contenait?

—Vous m'effrayez, messieurs, murmura le pauvre homme.

—Écoutez! dit Beauchêne, qui avait repris le papier, et il lut l'accusation terrible portée par Julien de Kermor mourant, contre son meurtrier : "Je meurs empoisonné par mon frère, Jean de Kermor, qui m'a volé mon enfant dans le jardin des Tuileries."

Le fossoyeur, ahuri, terrifié, semblait chercher un trou pour s'y fourrer.

Ses dents claquaient.

Il se laissa tomber à genoux tout d'une pièce aux pieds de Beauchêne et de son compagnon.

Oh! messieurs, messieurs, je suis bien coupable... faites de moi ce qu'il vous plaira..... Ma pauvre enfant.....ma pauvre enfant... maudit soit le jour!....

Le maître d'armes le releva.....

—Ne le maudissez pas trop, fit-il en souriant, c'est peut-être votre fortune que vous avez déterrée ce jour-là.

L'homme leva sur lui des yeux ébahis.

—Oui, dit-il, car si l'héritier des Kermor rentre en possession de ses biens, comme je l'espère, il ne vous oubliera pas et n'aurez plus besoin de creuser des fosses pour vivre... J'emporte ce papier... Préparez-vous à venir déposer quand on vous appellera... Et en attendant, dormez sur vos deux oreilles.

Beauchêne appela la petite qui jouait dans le jardin.

—Tiens, mon enfant, lui dit-il, voici ce que je t'avais promis.

Il lui donna la pièce d'or.

Le fossoyeur rassuré voulut rendre le médaillon.

—Non, non, gardez-le, dit notre héros; il vous a coûté assez cher, quoique vous ne l'ayez pas acheté.

—Oh! si c'était à recommencer, s'écria le pauvre homme en sanglotant.

Le maître d'armes fit signe à la Panthère et ils s'éloignèrent tous les deux.

—Maintenant, comte de Kermor, s'écria-t-il en franchissant le seuil de la porte, je te tiens bien!

Tu vois, dit-il, il est du même métal que ton médaillon.... Avec cela tu peux avoir tout un régiment de poupées et te payer tous les gâteaux et tous les bonbons que tu désireras.

Les yeux de l'enfant brillèrent de convoitise.

Ses petites mains s'étaient tendues instinctivement vers la belle pièce.

—Elle sera pour toi, reprit notre héros, si tu nous dis ce qu'il y avait dans le médaillon avec le portrait?

—Je ne veux pas, s'écria l'enfant, papa me grondera.

Beauchêne et la Panthère firent un mouvement.

—Il y avait donc quelque chose?

—Un papier, mais papa m'a bien défendu....

—Et ce papier? fit le Roi des Braves en frémissant.

—Papa l'a serré précieusement.

—Et tu sais où il est?

—Oui, mais je ne veux pas le dire.... papa me battrait.

—Il y a donc des choses graves sur ce papier?

—Je ne sais pas...

Beauchêne avait pris l'enfant par la main tout tressaillant d'émotion.

Il semblait, la supplier du regard et de la voix.

Il allait renouveler ses questions, la presser davantage, quand l'enfant se dégagea d'un bond et courut vers le jardin.

Un homme venait d'y pénétrer.

—Voilà papa, messieurs.

Puis la petite courut à lui, tout émue, et se jeta dans ses bras.

—Papa! papa! cria-t-elle, il y a là deux messieurs qui te demandent.

Nos deux amis s'étaient levés et attendaient tout pâles d'anxiété.

Le fossoyeur était un homme de quarante-cinq à cinquante ans environ, à la barbe rude, couleur de terre rouge et grisonnante par places.... Il ôta sa casquette à la vue de Beauchêne et de son beau-frère.

—Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs! demanda-t-il.

—Nous venons, dit le maître d'armes, au sujet de l'exhumation du comte de Kermor, faite par vous il y a quelques années.

A ce nom, Sabouleau pâlit et se troubla.

—En effet, messieurs, balbutia-t-il, c'est moi.... je m'en souviens.

—Vous devez vous en souvenir d'autant mieux, fit notre héros, que vous avez fait dans cette exhumation une trouvaille qui peut vous la rappeler.

Le fossoyeur recula, effaré.

—Comment savez-vous? bégaya-t-il.

—Peu importe, nous le savons.

—Je ne nierai pas, messieurs.....

—Ce serait inutile.....

—Vous avez trouvé dans le cercueil un médaillon contenant un portrait d'enfant!

L'homme, hébété, désigna du doigt la miniature pendue au mur.

—Le voici.

Le fossoyeur fléchit sur ses genoux.

—Je vous en conjure, ne me perdez pas!..... J'ai eu tort, mais je suis un père de famille..... ma fille....

D'un geste, Beauchêne la rassura.

—Ne craignez rien, nous ne venons pas pour vous faire du mal, mais il ne faut pas nous mentir et il faut nous dire tout ce que vous savez.

—Parlez, messieurs.

—L'homme que vous avez déterré était le père de l'enfant dont vous avez le portrait.... cet enfant vit.

—Il vit! s'écria le fossoyeur.

—Jugez-en!.....

Le maître d'armes sortit de son portefeuille deux photographies représentant Henri à cinq ans et à seize ans.

—Oui, oui, s'écria la manœuvre, c'est bien lui!

—Il voit donc, reprit notre héros, et il ignore quel est son père et comment il est devenu orphelin..... Et il nous a chargés de faire des recherches à ce sujet..... Nous avons pensé qu'après de vous nous apprendrions quelque chose.

—Je suis prêt à vous aider, messieurs.

—Montrez-nous donc, fit le maître d'armes, le papier qui se trouvait avec le portrait dans le médaillon.

Le fossoyeur écarquilla des yeux épouvantés, comme si le sol venait de s'entr'ouvrir sous lui.

—Le papier! bégaya-t-il.

Il était devenu livide..... Il chancela.

—Vous savez donc aussi qu'il y avait un papier!

Il regarda sa fille, qui était rouge comme une pivoine.

—C'est toi, gredine, qui as parlé! fit-il d'un air menaçant.

Beauchêne l'apaisa.

—Ne grondez pas cet enfant.... Peut-être son indiscrétion nous aura-t-elle mis à même de venger un innocent et de punir un criminel.... Vous avez conservé ce papier?

—Oui, monsieur, très précieusement.

—Vous savez ce qu'il contient?

—Pardonnez-moi, je ne sais pas lire et je n'ai pas voulu le faire voir à personne.

—Vous allez nous le montrer.

L'homme se gratta le front.

—Ça peut être grave, des fois... je ne sais pas.

—Aimez-vous mieux que nous allions prévenir la justice?

Le fossoyeur tremblait de tous ses membres.

—La justice! Vous voyez bien que je suis un homme perdu.

—Je vous répète, dit Beauchêne, qu'il ne vous sera fait aucun mal.

—Qui m'en répond?.... Quand on saura..... Ah! on a bien tort, messieurs, de ne pas suivre son chemin droit.... pour une fois que je me suis laissé tenter.... Mais c'était pour ma fille.... elle était malade... très malade... j'ai cru que ce bijou lui ferait plaisir..., alors je l'ai pris..... ah! je ne me serais jamais douté.....

—C'est bon, c'est bon, fit notre héros impatienté... nous ne parlons pas du médaillon... mais il nous faut le papier.....

L'homme terrifié avait ouvert un tiroir de la table.

Il fouillait fiévreusement.

La sueur perlait à son front.

—Est-ce qu'on me l'aurait pris? murmura-t-il.

Nos deux amis suivaient chacun de ses mouvements avec une anxiété plus facile à deviner qu'à décrire.....

Tout à coup, le manœuvre fit un mouvement de joie.

—Le voici... Je savais bien...

Beauchêne s'était précipité.

Il saisit le papier, y jeta les yeux, puis il resta muet, les yeux blancs d'épouvante.

Le fossoyeur et la Panthère le regardaient avec stupeur.

—Eh bien? demanda ce dernier.

—Nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions... Lis!

Il tendit le papier à son beau-frère, qui fit les mêmes gestes d'horreur.

—Oh! l'infâme! bégaya-t-il.

Sabouleau les regardait avec une stupeur grandissante.

—Mais, messieurs... articula-t-il.

—Vous voulez savoir ce qu'il y a sur ce billet que vous avez gardé si longtemps sans douter des révélations capitales qu'il contenait?

—Vous m'effrayez, messieurs, murmura le pauvre homme.

—Écoutez! dit Beauchêne, qui avait repris le papier, et il lut l'accusation terrible portée par Julien de Kermor mourant, contre son meurtrier : "Je meurs empoisonné par mon frère, Jean de Kermor, qui m'a volé mon enfant dans le jardin des Tuileries."

Le fossoyeur, ahuri, terrifié, semblait chercher un trou pour s'y fourrer.

Ses dents claquaient.

Il se laissa tomber à genoux tout d'une pièce aux pieds de Beauchêne et de son compagnon.

Oh! messieurs, messieurs, je suis bien coupable... faites de moi ce qu'il vous plaira..... Ma pauvre enfant.....ma pauvre enfant... maudit soit le jour!....

Le maître d'armes le releva.....

—Ne le maudissez pas trop, fit-il en souriant, c'est peut-être votre fortune que vous avez déterrée ce jour-là.

L'homme leva sur lui des yeux ébahis.

—Oui, dit-il, car si l'héritier des Kermor rentre en possession de ses biens, comme je l'espère, il ne vous oubliera pas et n'aurez plus besoin de creuser des fosses pour vivre... J'emporte ce papier... Préparez-vous à venir déposer quand on vous appellera... Et en attendant, dormez sur vos deux oreilles.

Beauchêne appela la petite qui jouait dans le jardin.

—Tiens, mon enfant, lui dit-il, voici ce que je t'avais promis.

Il lui donna la pièce d'or.

Le fossoyeur rassuré voulut rendre le médaillon.

—Non, non, gardez-le, dit notre héros; il vous a coûté assez cher, quoique vous ne l'ayez pas acheté.

—Oh! si c'était à recommencer, s'écria le pauvre homme en sanglotant.

Le maître d'armes fit signe à la Panthère et ils s'éloignèrent tous les deux.

—Maintenant, comte de Kermor, s'écria-t-il en franchissant le seuil de la porte, je te tiens bien!

—Savoir si la police trouvera cette fois que la preuve est suffisante et qu'il vaut la peine qu'on s'en inquiète.

—Sois tranquille, répliqua Beauchêne, j'ai mon plan.... Elle ne pourra pas se dérober, quand même elle en aurait le désir.

—Ainsi soit-il! murmura le lutteur.

XXVII

Trois hommes étaient attablés depuis une heure dans un cabinet particulier d'un restaurant du faubourg Montmartre. Ils finissaient de dîner. Deux de ces hommes sont connus de nos lecteurs : c'est Beauchêne, notre héros, et le portier du comte de Kermor, l'ancien camarade de régiment du Roi des Braves..... Le troisième, qui avait la lèvre rasée et qui portait des favoris, ressemblait à un cocher de bonne maison endimanché.

Le père adoptif d'Henri, la figure animée, achevait une conversation intéressante, car les autres étaient fort attentifs.

Tout à coup il se leva et regarda bien en face ses deux compagnons qui, la figure pâle et les yeux écarquillés, semblaient en proie à une violente émotion.

—Eh bien! s'écria-t-il, qu'est-ce que vous dites de cela vous autres?

—C'est abominable! clama le concierge.

—On n'a pas idée d'horreurs pareilles! appuya l'autre.

—Et cependant, continua l'ancien zouave, les faits sont exacts et je conçois l'auteur des deux crimes.

—Vous connaissez l'assassin! s'écrièrent tout d'une voix les deux hommes, épouvantés.

—Oui.

—Et vous ne le faites pas arrêter!

—Ah! ah! ricana Beauchêne, qui s'amusait de l'indignation de ses convives, vous croyez que c'est si facile que ça!

—Si c'était moi que ça regarde, murmura l'homme à la figure de domestique, il y a longtemps que le gredin serait sous les verrous.

—Et moi donc! fit le portier.

—Beauchêne sourit.

—Et ce n'est pas tout encore.....

—Quoi donc?

—Non seulement je connais l'assassin, mais je connais aussi l'enfant dont on a spolié la fortune et empoisonné le père.

Le concierge frappa sur la table un coup de poing violent qui fit vibrer les assiettes et les verres.

—Mais, bon sang de sort! clama-t-il, dites-moi son nom, et je me charge, moi, de le dénoncer!....

Beauchêne accentua son sourire.

—C'est que c'est un homme bien puissant.....

—Il n'y a pas de puissance qui tienne, vociféra le pipelet.

—Non, en présence d'un pareil crime, murmura de son côté le domestique.

—Si je vous disais qui c'est, reprit tranquillement Beauchêne, vous seriez les premiers à crier à l'invraisemblance.

—Si les preuves sont là.

—On ne doit pas avoir de pitié pour un pareil gredin.

Beauchêne jugea que le moment de tout révéler était venu.

Il se rapprocha des deux hommes.

—Dans tous les cas, dit-il, quelle que soit votre opinion, quand vous saurez le nom du coupable, vous me jurez de garder le secret!

—Nous le jurons!

—Et si vous repoussez mes propositions et refusez de m'aider dans ma tâche vengeresse, vous me laisserez libre d'agir et n'essayerez pas de faire échouer mon entreprise!

Les deux hommes étendirent solennellement la main.

—Nous le jurons!

—Eh bien! dit le maître d'armes très calme, l'homme dont il est question n'est autre que votre maître le comte de Kermor.

Puis, saisissant son verre, il le vida tranquillement.

Les deux hommes, qui étaient, l'un le concierge du comte, comme nous l'avons dit, et l'autre son cocher, sautèrent en l'air comme s'ils avaient été lancés par un ressort à boudins.

Puis ils regardèrent leur compagnon pour voir s'il ne se moquait pas d'eux.

Beauchêne était sérieux et grave. Il ne paraissait pas en humeur de plaisanter.

—Ce n'est pas possible! bégaya le portier qui avait retrouvé le premier un semblant de parole.

—Mon maître, un assassin! murmura le cocher abasourdi.

Puis ils secouèrent la tête d'un air incrédule.

—Avouez que vous nous la faites bonne! dit l'ancien soldat.

—Farceur! dit l'autre cocher. Vous avez voulu nous faire poser. Mais vous devez être satisfait, car vous avez réussi.

—Vous voyez bien vous-même, dit Beauchêne, que ce n'est pas si facile que cela de dénoncer un homme comme le comte de Kermor et de faire croire à sa culpabilité.

Le concierge se leva, les yeux brillants d'indignation.

—Eh bien, si c'était vrai, s'écria-t-il, tout riche, tout noble qu'il est, aussi sûrement que voilà un verre de vin, et bien qu'il soit mon maître, je n'hésiterais pas à le faire arrêter.

—Moi non plus, affirma le domestique.

—On ne doit pas laisser de pareils crimes impunis.

—Non, non.....

—Mais je n'y ajouterai foi que lorsqu'on n'aura mis les preuves sous les yeux.

—Moi aussi.....

—Ce n'est pas que le comte soit bon au fond.

—Il est même dur... et méprisant, mais de là à avoir tué son frère et essayé d'assassiner son neveu.....

Notre héros les laissait parler sans les interrompre, puis quand leur stupeur se fut un peu calmée, il leur dit de son air paisible :

—Vous voulez des preuves? Je vais vous en donner.....

Il raconta tous les détails qu'il connaissait et sortit de son portefeuille le papier qui lui avait été remis par le fossoyeur.

L'ahurissement des deux hommes se changea dès lors en indignation et en fureur.

(A continuer.)

Proclamation de la Quarantaine

PAR LE

Gouverneur de la Louisiane.

Conformément à la recommandation du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, contenue dans une résolution adoptée par ce corps, le 27me jour du mois de mai 1885 ; et en vertu de l'autorité dont je suis revêtu par la loi, je, Samuel Douglas dont je suis revêtu par la loi, je Samuel Douglas McEnery, gouverneur de l'Etat de la Louisiane, proclame par les présentes la proclamation contenue dans la dite résolution, je lance ici la proclamation suivante qui aura force de loi à partir du 10me jour du mois de juin 1885 ; et

Tous navires ainsi que leurs équipages, passagers et cargaisons arrivant aux diverses stations quarantenaires de l'Etat seront soumis à une inspection par les officiers de santé de ces stations.

Tous navires, équipages, passagers et cargaisons arrivant à la station de quarantaine du Mississipi, d'un des ports inter-tropicaux américains et des Indes seront soumis à des mesures sanitaires maritimes d'après la classement que voici :

(1ère classe). Navires arrivant des ports non-infectés.

(2me classe). Navires arrivant de ports en suspicion.

(3me classe). Navires arrivant de ports infectés.

(4me classe). Navires qui, sans égard aux ports d'où ils viennent, sont infectés, c'est à dire les navires qui ont à leur bord la fièvre jaune ou d'autres maladies contagieuses ou infectueuses à leur arrivée, ou qui en ont eues pendant leurs voyages.

Les navires de 1ère classe seront soumis à un système maritime complet de salubrité à la station quarantenaire, sans être détenus, navires et passagers, plus longtemps qu'il ne faut pour être jugés dans les conditions de salubrité voulues.

Les navires de 2me classe subiront une détention de cinq jours pour l'examen des personnes, à dater de la première heure de leur arrivée des ports infectés.

Les navires de 3ème classe subiront une détention de sept jours dès la première heure de leur arrivée des ports infectés.

Les navires de 4me classe seront envoyés à la station de quarantaine inférieure pour y subir, navire et personnes, des mesures de salubrité, qui y seront en vigueur. Le Bureau de Santé jugera convenable. Ainsi, tous navires arrivant de ports de la Méditerranée que l'on sait ou devrait infectés de choléra, en capable de le devenir plus tard, seront soumis aux exigences précédemment énoncées.

De même qu'aucun navire arrivant des ports ci-dessus désignés et appartenant aux 2me 3me et 4me classes, ainsi qu'il est dit dans le classement plus haut mentionné, ne pourra passer les stations de quarantaine des Rigolets ou de l'Atchafalaya sans avoir subi la détention de 40 jours et avoir été parfaitement nettoyé et désinfecté.

Les officiers de quarantaine des diverses stations sont chargés de rigoureusement mettre en vigueur cette proclamation ; et le Bureau de Santé est requis d'en poursuivre sévèrement les violateurs.

Fait sous ma signature et le sceau de l'Etat de la Louisiane, en la ville de Baton Rouge ce 27me jour du mois de mai A. D. 1885.

S. D. McENERY.

OSCAR ARROTO,
Secrétaire d'Etat.

Le Bureau de Santé de la Louisiane fait les recommandations suivantes aux agents, propriétaires et commandants des navires dans le but de faciliter les travaux des officiers de la quarantaine et de réduire la détention des navires à sa durée la moins longue.

1. Les navires doivent se départir pendant la saison de quarantaine de toutes draperies de laine, telle, rideaux, tapis et tels autres articles semblables, autant que possible.

2. Autant que possible, les navires devront n'avoir de chaque équipages que des hommes acclimatés.

3. Lorsque les navires font escale dans un port infecté de fièvre jaune, ils doivent jeter l'ancre au large, si c'est possible ; et les équipages doivent s'abstenir d'aller à terre, la nuit surtout.

4. Quand c'est possible les marchandises doivent être placées de façon à donner accès aux parties parmi elles et à permettre aux officiers de quarantaine de faire enlever l'eau et laver les cales.

5. Une attention spéciale doit être consacrée à l'entretien propre des navires, des personnes et il doit être pourvu à la ventilation de tout le navire. Le meilleur désinfectant peut être obtenu du Bureau de Santé ou d'un de ses officiers ; ils indiqueront le moyen de s'en servir.

6. Les navires faisant le commerce des fruits doivent toujours être propres ainsi qu'aller les débarquer aux stations de quarantaine. Les commandants aux stations de quarantaine ne laisseront débarquer aucun fruit avant d'avoir fait nettoyer les cales afin que les cargaisons puissent être mises dans d'excellentes conditions sanitaires, et d'éviter une trop longue détention.

7. Les navires suivant les recommandations qui précèdent seront l'objet d'une considération spéciale aux stations de quarantaine ; la détention et les frais de nettoyage et de désinfection étant nécessairement moindres.

DEPARTEMENT EXECUTIF.

Etat de la Louisiane.

CONFORMÉMENT aux recommandations du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, contenues dans une résolution votée par le dit Bureau, à une assemblée spéciale qui a eu lieu le 11 juin 1885, et en vertu de l'autorité dont je suis revêtu par la loi, je, SAMUEL DOUGLAS McENERY, Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, j'annonde par les présentes la proclamation officielle du 27 mai 1885, relative à la quarantaine comme suit :

Que les navires de seconde et troisième classe seront soumis à une désinfection maritime complète et qu'tous passagers soient retenus à la station de quarantaine pendant au moins cinq jours pleins, après leur arrivée à la quarantaine ; cet amendement devant être mis en vigueur à dater du 17 juin 1885.

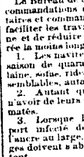
L'attention des différents officiers de quarantaine est appelée sur l'amendement ci-dessus. Ils sont en outre requis et enjoints de mettre rigoureusement à exécution la proclamation de quarantaine du 28 mai 1885, amendée comme ci-dessus.

En foi de quoi j'ai apposé ma signature et le sceau de l'Etat de la Louisiane, en la ville de Baton Rouge, ce troisième jour de juin (A. D. 1885.

(Signé) S. D. McENERY.

Par le Gouverneur :
(Signé) JOS. GEBELIN,
Assistant Secrétaire d'Etat.

PATE & SIROP
DE SÈVE DE PIN MARITIME
de LAGASSE, Pharmacien à Bordeaux.



Les personnes faibles de poitrine, celles atteintes de :
Toux — Rhumes — Grippes
Catarrhes — Bronchites
Enrouements
Extinction de voix — Asthmes
sont certaines de trouver un soulagement rapide et guérison dans l'emploi des principes balsamiques du pin maritime concentrés dans le Sirop et la Pâte de Sève de Pin maritime de Lagasse.
Dépôt à Paris, 8, rue Viv